

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLEON LEGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE 7^{ME}.

(Suite.)

Donc après dîner, nous descendîmes au bord de l'eau où, pour six dollars nous achetâmes un superbe canot à quatre places.

On sait que les canots dont on se sert sur les grands lacs ont, pour la plupart, une espèce de pont en forte toile, percé de deux ou plusieurs ouvertures que les occupants du canot ferment autour de leur taille, au moyen d'une corde glissante. De cette façon, une vague peut passer sur le canot sans l'emplir et même sans mouiller ce qui se trouve à l'intérieur.

Notre canot avait quatre de ces ouvertures ; c'était juste ce qu'il nous fallait.

Nous retournâmes à l'auberge et après avoir pris congé de notre hôte, nous nous embarquâmes gaiement pour descendre la baie qui a environ trente milles de longueur.

Le temps était chaud, mais une petite brise de Sud-Ouest, venant du côté du lac, nous rafraichissait et rendait en somme la température très-agrable.

J'avais acheté trois verges de grand coton, avant de partir, pour nous faire une espèce de toit, lorsque nous camperions. La brise du sud-ouest, quoique légère, nous était favorable. Il me vint une idée que j'énonçai tout haut.

—Si nous nous servions de ce coton pour remplacer nos pagaies ?

Tu as bien raison dit Jules ; portons vers terre. Quelques minutes après, nous tirions notre canot sur la grève.

Je coupai une longue gaule que je choisis aussi mince que possible, et en dépouillant l'écorce d'un petit orme, nous eûmes bientôt une bonne provision de cordes.

Nous ne mîmes pas grand temps à assujettir notre voile qui se trouvait à avoir neuf pieds de hauteur par six de largeur, et notre canot s'éloigna gracieusement, comme un cygne qui ouvre son aile à la brise.

Nous filions au moins cinq milles à l'heure, sans avoir d'autre travail que celui de gouverner.

—Si cela continue, dit Jules, nous camperons ce soir à la pointe. Dans tous les cas, nous pouvons maintenant allumer sans que cela nuise à la manœuvre.

Personne ne s'opposa à cette proposition sensée, et les pipes furent prestement mises hors de leurs étuis.

Edouard était enchanté du voyage, malgré que la perte de son chien lui arrachât, de temps à autre, quelques soupirs de regret.

A huit heures, nous étions à l'endroit prévu, c'est-à-dire à la pointe ouest de la Baie. Il ne nous restait plus qu'à côtoyer le lac pour nous rendre à Manitée.

Avec notre voile et notre canot, nous nous fîmes un abri passable où nous dormîmes toute la nuit, sans crainte de nos Indiens, qui, suivant du moins ce que nous présumions, n'avaient pas dû nous suivre jusque là.

Le lendemain de bonne heure, Jules nous éveilla en sursaut par un coup de carabine. Il avait déjà été faire un petit tour de chasse et revenait avec deux perdrix et un magnifique canard gris.

Nous nous levâmes de bonne humeur, car nous n'avions pas mangé de viande fraîche depuis plusieurs jours.

Une demi-heure après, nos trois pièces bien apprêtées par Noël qui était quelque peu cuisinier, rôtièrent avec un fumet d'agréable odeur devant un feu d'érable sec.

Lorsqu'elles furent cuites à point, nous ne nous fîmes pas prier pour passer dans la salle à manger qui se trouvait pour la circonstance sous le feuillage épais d'un noyer sauvage.

J'ai rarement, dans ma vie, fait un aussi bon déjeuner.

—Hélas ! dit Edouard, en prenant sa dernière bouchée, comme ce pauvre Carlo se régalerait avec ces carcasses, si seulement il était ici !

—Et comme nous aurions du bonheur et de l'agrément à le promener dans notre canot d'écorce ! dit Jules, avec son air narquois.

Edouard se contenta de soupirer sans rien répondre.

—Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, dit Noël.

Noël parlait peu, mais quand il lui arrivait d'ouvrir la bouche, il parlait d'or. Le lecteur a dû, d'ailleurs, s'en apercevoir.

A huit heures, nous étions tous embarqués et nous nous éloignions du rivage.

Il faisait un temps superbe.

Il ne ventait pas, mais l'air était encore du sud ouest. Nous ne pouvions pas nous servir de notre voile, il fallut bien nous résigner à faire mouvoir les pagaies. N'importe, nous étions bien reposés, gais et pleins d'ardeur.

Le canot glissait légèrement sur les flots et les avirons tombaient en cadence aux notes joyeuses de

« En roulant ma boule. »

Nous avions complètement tourné la pointe et nous étions engagés dans les eaux du lac, laissant derrière nous, et un peu sur la droite, les îles du *Castor* et du *Renard*. Devant nous et aussi un peu sur la droite, à environ trente-cinq milles, nous avions les îles Manitou. C'est, du moins, ce que notre carte nous disait, car ces îles étaient trop éloignées pour que nous pussions les distinguer dans les brumes du matin.